

# Le désastre français en 1939-1940 : ses causes intellectuelles : constatations et remèdes

Autor(en): **Clément-Grandcourt**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **92 (1947)**

Heft 9

PDF erstellt am: **30.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-348396>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## Le désastre français en 1939-1940

Ses causes intellectuelles. Constatations et remèdes.

*Tuons le Mandarin*

(Attribué à J.-J. Rousseau)

*Ne plus faire la guerre bêtement*

(Paul Reynaud)

*Mousquetaires et bénédictins*

(Mot attribué au Général Lewal)

### I

Le Français aime les formules. Trop souvent même il se contente de formules qui le dispensent de pousser plus avant. Pour expliquer cette guerre qui fut pour nous une surprise et dont l'issue reste pour nous une injustice <sup>1</sup>, bien des formules ont été lancées. En voici une à laquelle tous, croyons-nous, pourront se rallier :

*Français* d'une part : une somme d'infériorités, sauf peut-être en artillerie.

*Allemands* d'autre part : une somme de supériorités.

Il est cependant un point où les Français, civils et plus encore militaires, concéderont malaisément qu'ils furent de prime abord inférieurs à leurs adversaires. Ils ne sont pas disposés — ils n'étaient pas disposés avant d'être instruits par la dure lumière des faits — à reconnaître leur infériorité intellectuelle, en particulier dans l'ordre de la pensée militaire.

<sup>1</sup> Ecrit en 1941 et confirmé en 1947.

Si notre victoire de 1918 était restée, sur tant de terrains, une déception, il semblait bien — et on l'avait assez claironné dans certains journaux dits patriotes — que le grand vainqueur de 1918, c'était l'Etat-Major allié ou pour mieux dire l'Etat-Major français qui, à partir de Doullens — et on n'a pas oublié dans quelles extrémités — finit par prendre la direction des opérations pour les faire aboutir à la Victoire.

La chose est incontestable et n'est guère contestée. Cette supériorité de l'Etat-Major français :

1<sup>o</sup> S'étend d'abord aux officiers brevetés formés à l'Ecole Supérieure de Guerre et qui jouèrent, tant dans les états-majors, à tous les échelons, que dans la troupe où beaucoup rentrèrent sur leur demande, un rôle dont l'importance n'a peut-être pas été assez soulignée. Soit comme chefs directs, soit comme aides, collaborateurs et inspireurs de leurs grands patrons, la génération des brevetés qui, en 1914, avait de 30 à 45 ans environ eut ainsi sur la conduite des opérations une action, sinon très apparente, du moins très efficace, sanctionnée, dans la première moitié de la guerre, par des pertes relativement très élevées, ainsi que l'attestent les Tableaux d'honneur des promotions en question, placées dans le vestibule de l'Ecole Supérieure de Guerre (15 % de tués pour la promotion 1906-1908.)

2<sup>o</sup> Elle s'applique tout autant à leurs maîtres qui, presque tous, arrivèrent à de très hauts commandements durant la Grande Guerre et les exercèrent avec succès. Rappelons, pour cette même période 1906-1908, les noms des maréchaux Foch, Maunoury, Fayolle, Pétain, des généraux Guillaumat, de Mondésir, des Vallières, de Maud'huy, Prax, Boyer, etc... etc... Nous en oublions beaucoup.

3<sup>o</sup> Elle se manifeste enfin chez bien d'autres grands chefs, brevetés ou non, mais en grande majorité brevetés, qui, des jours angoissants du début, en passant par le drame de Verdun, pour aboutir au succès de moins en moins disputé de 1918, dominèrent nettement leurs adversaires et en particulier les plus réputés des « Generalstäbler » de Berlin et de Munich.

Quelles qu'aient été les déficiences initiales qu'il sut réparer et les erreurs ultérieures qu'il sut reconnaître, le commandement français a été, tout autant que le poilu français ou le 75, le vrai vainqueur de la Grande Guerre.

Rien n'explique mieux l'afflux des officiers étrangers (jusqu'à 25 % des promotions, ce qui était d'ailleurs infiniment trop) à l'Ecole de Guerre où, aux yeux du monde entier, ou peu s'en faut, on détenait, débitait et propageait les plus sûres recettes de victoire.

Rayonnement de la gloire militaire française, de la science militaire française, du prestige militaire français et de l'influence tout court de la France, ainsi qu'on pouvait aisément le constater dans « l'entre-deux-guerres ».

De nombreux officiers étrangers venaient aussi dans certains régiments cobayes (nous avons eu le privilège d'en commander un <sup>1</sup>) s'initier à la mise en vigueur des principes militaires codifiés et mis en doctrine à l'Ecole Supérieure de Guerre. Furent-ils tous frappés des résultats pratiques découlant des règlements établis à l'Etat-Major de l'Armée ? Nous voulons l'espérer et sur certains points nous le croyons.

L'enseignement officiel était professé en outre dans de nombreuses écoles existant avant 1914, puis dans des centres d'études supérieures : C.H.E.M., cours interarmes, etc... par une pléiade de maîtres dont quelques-uns atteignirent une réputation qui dépassait nos frontières. Beaucoup d'entre eux publièrent leurs études. Ils acquirent ainsi, par le talent, la science et la conscience que révélaient ces travaux, une réputation justifiée d'écrivains, en même temps que leur autorité attribuait et valait aux manœuvres <sup>2</sup> dont ils gravaient l'image une perfection qui en faisait des modèles classiques dignes de figurer dans l'Histoire Militaire, à côté des filles immortelles de Napoléon.

Mais comme le dit si bien le capitaine Eddy Bauer, dans la *Revue Militaire Suisse* (R.M.S. - Mai 1941) : « en ce faisant, on apportait le corrigé du passé et non pas une intuition de l'avenir ».

<sup>1</sup> Le 35<sup>e</sup> d'infanterie, à Belfort.

<sup>2</sup> Celle de Montdidier et d'autres encore.

Certains grincheux, comme il y en a toujours eu dans l'armée française, faisaient remarquer que les succès ainsi complaisamment narrés étaient dus pour une bonne part aux circonstances ; que ces circonstances ne se répéteraient sans doute pas d'une manière aussi favorable ; que la victoire était due pour une bonne part aussi à l'usure de l'ennemi, et par ailleurs à la supériorité toujours croissante du nombre et du matériel chez les Alliés.

Mais cet esprit critique trouvait peu d'échos en haut lieu ; il se faisait même assez sévèrement apprécier et n'osait guère se formuler dans les discussions (?) qui suivaient les Kriegsspiele, travaux en salle et études sur le terrain.

Quelques officiers cependant estimaient que l'apologie à outrance d'un passé définitivement révolu ne pouvait mener bien loin et risquait, lors des guerres qui s'annonçaient prochaines, de nous engager dans la mauvaise route. Aussi s'essayaient-ils à la critique des opérations passées plutôt qu'à leur louange systématique. Ils ne rencontraient pas grand appui officiel dans leurs tentatives ; bien au contraire. En principe, l'autorisation préalable — on sait ce que ça veut dire — était indispensable quand on voulait écrire sur la Grande Guerre. Les écrivains militaires qui tenaient à garder leur indépendance se voyaient interdire le droit de faire figurer l'indication de leur grade avec leur signature. Les encouragements officiels leur étaient refusés. En un mot, le travail non estampillé était, sinon proscrit, du moins gêné. Aussi le résultat ne se fit pas attendre longtemps.

D'abord, en dehors des thuriféraires de la doctrine officielle, il devint de plus en plus difficile de faire paraître le fruit de ses études, lorsqu'elles ne comportaient pas la louange à peu près sans restrictions du passé. De là, la naissance d'une véritable orthodoxie historique. Or, l'orthodoxie est peut-être un bien pour les Eglises : pour les armées, elle les a toujours, tôt ou tard, menées à la ruine. (Relire à ce sujet : « Rossbach et Iéna » de von der Goltz.)

Il est intéressant, il est même poignant de comparer les années qui suivirent 1871 et celles qui précédèrent 1940. Les

vaincus de Metz et de Sedan (au moins une notable partie d'entre eux) sentant tout ce qui leur avait manqué, prirent modèle sur les Prussiens qui, au lendemain d'Iéna, se mirent, sous la direction de Scharnhorst, de Gneisenau et de quelques autres grandes et lucides volontés, à étudier la cause des désastres de cette armée, fille de Frédéric II, qui se jugeait invincible et impeccable.

Chez nous, un peu plus de 60 ans après, ce furent les études, les conférences, les discussions du Cercle Militaire<sup>1</sup>, si peu conformes aux habitudes de l'armée où régnaient, l'avant-veille, le culte du littéral et la discipline du petit doigt sur le passepoil du pantalon. On vit se former une pléiade de penseurs — et non pas seulement d'écrivains — formés à la rude école de l'adversité, subie en général dans la troupe, et qui eurent le courage de pousser le scalpel dans la plaie, de diagnostiquer à fond les vices qui avaient conduit l'armée française de Solférino à Frœschwiller, et de trouver les remèdes à des maux qu'ils eurent la clairvoyance d'analyser.

Voilà l'origine lointaine de la victoire de la Marne.

En dehors de quelques tracasseries administratives dont l'autorité supérieure avait voulu se conserver le monopole comme un droit régalien, l'étude était, sinon très encouragée, du moins estimée dans l'armée qui voyait venir la Grande Guerre.

Et cela explique la vigueur intellectuelle dont, malgré de traditionnels, injustes et trop faciles brocards — qui retardaient — firent preuve en 1914 notre commandement et notre état-major.

A cet égard, comparons, sur le seul terrain de la presse militaire (toujours si florissante en Allemagne et en Suisse), la situation en France telle qu'elle était dans les années qui précédèrent la guerre de 1939.

J'étonnerais beaucoup mes jeunes camarades<sup>2</sup> en leur

<sup>1</sup> Dénommé d'abord : « Réunion des Officiers ».

<sup>2</sup> Depuis que ces lignes ont été écrites, on a vu reparaître ou éclore moult revues militaires. Nous n'en parlerons pas ici. Leur foisonnement est trop récent pour avoir pu produire encore des résultats bien sensibles. Elles se distinguent de leurs aînées 1<sup>o</sup> par le luxe de leur forme et de leur présentation ; beaucoup sont illustrées et somptueusement ; 2<sup>o</sup> par leur prix qui les rend inaccessibles aux petites bourses ; 3<sup>o</sup> par le caractère politique de certaines d'entre elles, et un ton de récrimination jadis inconnu.

disant que jusqu'à la fin du siècle dernier, l'armée française avait ses journaux à elle, hebdomadaires ou bi-hebdomadaires : l'*Avenir Militaire*, le *Progrès Militaire*, sans parler d'un ou deux journaux spéciaux à l'armée territoriale. Ces journaux, qui se trouvaient même hors des cercles d'officiers (et la troupe avait aussi les siens comme le *Serre-file*, le *Soldat*, organes des « prolonges » régimentaires), étaient lus, car ils étaient d'une lecture facile. On y agitait, on y discutait les questions intéressant l'armée, surtout les questions d'organisation, *avant* leur sortie sous forme de lois ou de décrets. Ils entretenaient ainsi dans l'armée une certaine activité intellectuelle, à tous les échelons.

Insuffisamment encouragés et soutenus, ils sont peu à peu absorbés par la quotidienne *France Militaire*, le seul survivant en 1939 de nos journaux militaires. A part quelques articles de fond qui restent généralement sans écho, elle n'est plus guère qu'un extrait de l'*Officiel* à l'usage des sous-officiers et des retraités, et une « tribune » pour des revendications matérielles que l'ancienne armée aurait eu quelque vergogne à formuler publiquement.

Plus que les journaux ci-dessus disparus, il faut regretter de n'avoir pas vu survivre à la Grande Guerre un organe hebdomadaire fort intéressant, la *Revue du Cercle Militaire*, transformation du *Bulletin de la Réunion des Officiers* de la rue de Bellechasse, où leurs anciens d'après 1871 avaient, comme nous l'avons vu, rattrapé à penser par eux-mêmes. Grâce à la curieuse personnalité de son directeur, le Lt-colonel Frocard, cette revue de lecture aisée, ouverte aux jeunes, accueillait les idées neuves et originales, et servait en même temps, par la publication et la correction d'études tactiques, d'instrument de travail aux officiers isolés, et notamment aux candidats à l'École Supérieure de Guerre. Grâce à elle, le Cercle Militaire est resté longtemps autre chose qu'un hôtel ou une réunion de vieux messieurs qui viennent y lire les journaux ou y dormir. A part les intéressantes et souvent inquiétantes conférences faites aux généraux du cadre de réserve — et dont l'analogue aurait pu être adressé aux officiers supérieurs

en retraite encore susceptibles d'utilisation — est-ce trop pratiquer l'humour que de dire que, jadis *organe de travail*, le Cercle Militaire était devenu, en plein Paris : une *oasis de sommeil* ? Et il faut ardemment souhaiter sa résurrection à une époque qui rappelle tant celle de sa naissance <sup>1</sup>.

A l'échelon au-dessus, il y avait le groupe des revues d'armes, généralement mensuelles. Elles ont subsisté jusqu'à la guerre de 1939 <sup>2</sup>. « *Vorzügliche Fachrundschaun* », les jugeaient à bon droit les Allemands. Leur caractère technique s'était peut-être accentué encore dans leurs dernières années ; leur caractère officieux, sinon officiel, aussi.

Cependant, grâce à un de ses derniers directeurs, particulièrement doué pour son office (le colonel Lacassie, bien connu en Suisse), la *Revue d'Infanterie* avait su ouvrir ses pages, sinon à la libre discussion, du moins à l'émission et à l'échange d'idées fécondes, plus favorablement accueillies à l'étranger que chez nous.

A côté des revues d'armes, deux autres revues de première importance : l'une ne survécut pas à la mobilisation de 1914 — c'était la *Revue militaire des Armées étrangères*, jadis *Revue militaire de l'Etranger* <sup>3</sup>. Très peu lue elle aussi, c'était une mine de fortes études, écloses presque toutes au 2<sup>e</sup> Bureau de l'E. M. de l'Armée. Malgré leur caractère volontairement impersonnel, on y trouvait les renseignements les plus exacts, les plus complets et les mieux présentés sur la plupart des armées du monde. A ceux qui se donnaient la peine de la compulsier, elle donna le moyen de connaître à fond l'armée allemande de 1914 et l'évolution des idées stratégiques, tactiques, organiques, du Grand Etat-Major de Berlin. On ne saurait trop apprécier quels services elle rendit à cet

<sup>1</sup> Cette résurrection semble aujourd'hui chose faite (juillet 1947). La première preuve en a été la conférence tout à fait remarquable du général Buisson sur la percée de la Meuse à la 2<sup>e</sup> armée en mai 1940. Souhaitons-lui une suite digne de ce magnifique début.

<sup>2</sup> La *Revue du Génie* vient de reparaitre.

<sup>3</sup> Créée par le commandant, depuis général, Vanson.

« Publication que le Ministère n'avoua que plus tard, mais qui a contribué puissamment au relèvement du niveau intellectuel de l'Armée française. » général du Barail : « Mes Souvenirs ».



égard aux chefs de notre armée et à leurs auxiliaires immédiats. Ce fut un malheur public que sa disparition — et il est *désastreux*, le mot n'est pas trop fort et répond exactement à notre pensée, qu'on n'ait pas trouvé, entre les deux guerres, les quelques misérables dizaines de milliers de franc-papier nécessaires à sa résurrection. Des bulletins plus ou moins confidentiels et infiniment moins bien établis ne la remplacèrent pas — et si nous nous sommes avancés dans l'obscurité, ou plutôt avec un bandeau sur les yeux, contre l'armée hitlérienne — c'est en bonne partie parce qu'on n'avait presque plus rien fait pour renseigner sur l'ennemi probable un corps d'officiers où l'incuriosité intellectuelle et militaire prenait le caractère d'un danger grave.

Habillée comme son aînée, la *Revue d'Histoire*, grâce à l'importance des travaux qu'y poursuivait, année par année, la Section historique, était surtout un magasin de documents dont elle extrayait peu à peu un certain nombre de gros volumes. Oeuvres d'analyse beaucoup plus que de synthèse, et dont il n'y avait, à dire vrai, pas grand-chose d'utile à tirer, en dehors de l'érudition pure et simple. L'érudition est la servante de l'Histoire, mais ne doit pas se substituer à l'Histoire. Cette revue n'avait pas survécu non plus à 1914. La Section historique resta absorbée pendant de longues années par la publication de l'énorme collection des *Armées Françaises pendant la Grande Guerre*. Puis, tout à fait « in extremis », la *Revue d'Histoire* ressuscita peu avant 1939, sans prendre un caractère moins documentaire et sans avoir pu mener à bien des études tout au moins consciencieuses sinon concluantes. « *Pendent opera interrupta...* <sup>1</sup> »

Ce n'est pas tout. Au lendemain de nos désastres (je parle de ceux de 1871), était né le *Journal des Sciences Militaires*. C'était une vraie revue qui a duré aussi, sauf erreur, jusqu'à 1914, et dont la collection est, aujourd'hui encore, d'un inté-

<sup>1</sup> La splendide — trop splendide à notre avis — *Revue historique de l'Armée*, richement illustrée, qui reparait depuis quelques trimestres, semble, malgré la très grande valeur de certains de ses articles, et le mérite des officiers qui la rédigent, être plus destinée à la propagande qu'à l'étude. Il est probable qu'avec le temps elle se rapprochera de sa devancière, mais sous une forme moins austère.

rêt réel. C'est dans ses livraisons qu'ont paru, en particulier, les magnifiques études de tactique et d'organisation auxquelles le général Lewal consacra sa vieillesse. Le fil qui reliait le *Journal des Sciences Militaires* à l'Etat-Major de l'Armée était assez ténu. Même à cette époque de l'*autorisation préalable*, l'officier qui *voulait*, publiait à peu près ce qu'il voulait.

Ce journal avait un ancien, le vieux *Spectateur Militaire*, à la couverture bleue. Le doyen de notre presse est mort de sa belle mort peu d'années avant 1914. On ne le lisait plus guère ; il faisait double ou triple emploi. Il avait cependant traduit, aux temps lointains de « l'Armée de l'absinthe », toute l'activité intellectuelle d'un corps d'officiers beaucoup moins inculte que ne le croyaient ses héritiers et qui discutait dans ses pages, avec une verdeur, une âpreté et une liberté dont nous n'avons plus la notion, toutes les questions qui intéressaient alors l'armée, et que l'armée n'acceptait pas volontiers sans examen.

Ce vétéran n'avait rien d'officiel <sup>1</sup>.

Rien d'officiel non plus la magnifique revue, magnifique par sa présentation, par son intérêt, par le talent de ses rédacteurs, par l'autorité de ses directeurs, le général Langlois d'abord, puis le général de Lacroix — magnifique enfin par son indépendance — qui s'appelait la *Revue Militaire Générale*. Cette misérable lésine qu'on retrouve dans tous nos avortements la fit disparaître. On tenta de la ressusciter sous forme de *Revue Militaire Française*, revue subventionnée, officielle et orthodoxe. Malgré l'estampille, elle ne réussit pas comme son aînée. Peu avant 1939, nouvelle tentative de résurrection, sous la direction du général Paul Azan, de la *Revue Militaire Générale*. Ça ne dura pas longtemps.

On vit alors une revue tout à fait officielle : la *Revue des questions de Défense Nationale*, où étaient traitées aussi les questions de marine et d'aviation, sous une forme très savante,

<sup>1</sup> Ce vrai *magazine* s'était spécialisé à la fin dans la publication de mémoires étendus et d'études de longue haleine, qui se prolongeaient sur plusieurs numéros avant de paraître — quelquefois — en volumes.

très didactique, très philosophique même. La vie y manquait. Elle seule, en dehors des revues spéciales d'armes, survivait en septembre 1939. Elle aussi, reparaît depuis peu.

Inutile d'insister davantage sur cet amenuisement progressif de notre presse militaire. C'était, noir sur blanc, la manifestation de deux phénomènes qui s'opposaient :

I. — D'une part, le privilège d'émettre des idées — privilège largement concédé jadis, malgré les foudres d'un règlement suranné et en somme peu nocif — se restreignait de plus en plus au profit d'un nombre toujours moindre d'officiers généraux et supérieurs tenant d'assez près ou même de tout près à l'Etat-Major de l'Armée. Ces officiers, dont le mérite intellectuel était du moins chez la plupart indéniable, avaient presque tous un trait commun sur lequel il faut appuyer, car il expliquera bien des insuffisances du Haut Commandement français de 1940, recruté exclusivement ou à peu près dans une petite chapelle strictement orthodoxe.

Ce trait commun, le voici :

Pour éviter la *casse* considérable subie — bien souvent sans utilité — par les officiers brevetés exerçant un commandement de troupe en 1914-1915, on restreignit le temps de troupe imposé à ces brevetés (au moins à ceux des grands états-majors) jusqu'à un simple stage de trois mois à la tête d'un bataillon ou d'un régiment, stage fait généralement « dans un secteur privé de feu ». On ménagea ainsi la précieuse graine, mais au détriment, 1<sup>o</sup> des corps de troupe qui ne gagnèrent pas à cette valse perpétuelle — et, 2<sup>o</sup> des brevetés qui n'eurent, au moment où la guerre évoluait profondément dans ses procédés, que des semaines beaucoup trop courtes et trop peu remplies pour se familiariser avec eux. D'où un grave manque d'expérience qui se révéla cruellement au Levant et surtout au Maroc en 1925-1926. Là, trop d'officiers supérieurs se montrèrent nettement inférieurs. Nouveaux-venus dans la vie coloniale, peu habitués aux troupes indigènes, peu aptes trop souvent à se tirer tout seuls d'affaire, et aussi très fréquemment dépourvus de cette santé physique qui est la première qualité du chef à la guerre, ils se signa-

lèrent parfois par d'humiliants revers qui ne les empêchèrent pas toujours de parvenir en 1939 à des commandements qu'en 1940 ils se montrèrent absolument inaptes à exercer. Ne citons pas de noms propres.

Trop d'entre eux, théoriciens ingénieux, étaient devenus d'impérieux dogmaticiens, puis des pontifes infaillibles, pour finir en mandarins dont le « Blitzkrieg » bouscula les slogans pétrifiés. Ils ne surent pas trouver en eux-mêmes, après tant d'années consommées à préparer la guerre du passé, les moyens, les attitudes, les énergies nécessaires à cette guerre nouvelle dont ils n'avaient su pressentir ni les principes, ni les procédés, ni les effets. Ayons le courage de le dire.

II. — En face de cette minorité composée d'hommes incontestablement intelligents, mais qui trop souvent n'étaient que cela, il y avait la masse des officiers, active et réserve. Or, surtout dans une armée nationale à recrutement obligatoire, l'armée, et particulièrement l'infanterie, c'est le reflet de la nation. Il faut bien avouer qu'en dehors des connaissances techniques, mécanique, moteurs, automobile, aviation, qui absorbaient beaucoup d'ingéniosité et d'activité, la nation française (surtout depuis la ruine des études classiques due à M. Leygues, ministre de l'instruction publique il y a une quarantaine d'années) était en fort nette régression intellectuelle. Ce serait une antithèse trop facile que d'opposer les pédants sans pratique de l'Etat-Major aux praticiens sans culture de la troupe. Mais pourtant il « y avait de ça ». Un symptôme : le goût de la lecture, de la lecture sérieuse s'entend, celui du travail personnel, des recherches individuelles, avait beaucoup baissé dans une armée contente d'elle-même, vivant sur le succès de 1918 dont elle connaissait d'ailleurs mal la genèse, ou pour mieux dire, les douloureuses expériences qui y avaient conduit.

Cette insuffisance intellectuelle inquiétait les chefs de corps clairvoyants, ceux qui savaient que c'est la sueur du terrain varié et non l'encre à copier des « Kriegsspiele » qui, à défaut du combat, rompt les cadres à l'expérience de la guerre. Les divisions manœuvrières d'avant 1914, celles des corps de

l'Est, des Alpes, etc... ont su en quelques jours se plier aux révélations du champ de bataille et rectifier les erreurs du mois d'août. Les corps où on manœuvrait constamment dehors n'ont pas eu grand-peine à se mettre eux-mêmes au point.

Mais en 1939, où étaient les compagnies, où étaient les bataillons qui faisaient par semaine un ou deux exercices de combat à double action, un ou deux services en campagne, une marche de nuit... ? L'argent manquait, le terrain aussi, paraît-il, et surtout la volonté... La troupe se fatiguait si vite !

Le développement des armes à moteur avait, du moins dans la cavalerie, soucieuse de prouver sa valeur mieux qu'en 1914-1918, suscité chez elle, à côté de son cran légendaire, et de son esprit de sacrifice, une activité, une ingéniosité, une volonté de s'employer, qui furent pour beaucoup dans ses exploits de mai et de juin 1940.

L'armement à la fois suranné et compliqué de l'infanterie ne la poussait pas dans la même voie. Est-ce à dire que dans toute l'armée française, dans toute la nation qui la recrutait, il n'y eut que des infatués, des sophistes, des apathiques ou des ignorants ? Nous savons tous qu'elle ne manquait tout de même ni d'esprits judicieux, ni d'intelligences pénétrantes, ni de guerriers énergiques et clairvoyants. Beaucoup avaient, malgré l'optimisme officiel, réfléchi sur les cuisantes leçons des T. O. E. ; beaucoup sentaient grossir l'orage organisé dans cette caverne aux tempêtes qu'était l'Allemagne hitlérienne dont le réarmement se faisait en toute impunité. Quelques-uns, trop peu nombreux, avaient été chercher en Espagne une image de la très prochaine guerre.

Quelques livres prophétiques avaient paru — inutile de les citer. — Ils firent du bruit mais n'eurent aucun résultat pratique. Les journaux politiques qui tenaient de près à l'Etat-Major de l'Armée se refusaient — nous en savons quelque chose — à faire entendre à leurs lecteurs autre chose que la vérité officielle. Seule, on peut bien le dire, l'*Action Française*, dans sa page militaire, ne se lassait pas de sonner la cloche d'alarme. Ce tocsin, qui retentissait parfois comme un glas, avait certes de l'écho dans le pays, et même dans les

cadres de l'armée, active ou réserve — mais pas beaucoup à vrai dire dans les cadres tout à fait supérieurs. La violence de certains de ses informateurs, la densité indigeste de leurs propositions, indisposaient certainement en haut lieu.

Ajoutons que, comme toujours en France, les facteurs politiques et religieux jouaient, même dans les questions qui auraient dû être exclusivement nationales et militaires. *L'Action Française* était à l'index. Certains de ses collaborateurs sentaient le fagot. Il n'en fallait pas plus pour interdire cette lecture dangereuse à la masse des « bien-pensants », dont beaucoup, il faut le dire, préféraient les cartes (les cartes de bridge s'entend) aux études personnelles, et au nom d'un conformisme commode ou d'un optimisme de commande, se contentaient d'être des « rien-pensants ». On pourra nous trouver sévère. De nombreuses comparaisons faites sur place à l'étranger nous ont prouvé que l'esprit critique et la curiosité intellectuelle ne sont pas forcément de l'indiscipline et que le respect du passé pouvait fort bien s'associer avec l'intérêt pour les nouveautés et le sens du progrès. Mais nous en avons sans doute trop dit sur ce régime de l'éteignoir qu'il faut souhaiter ne plus voir ni durer ni reparaître.

(A suivre.)

Général CLÉMENT-GRANDCOURT.

---